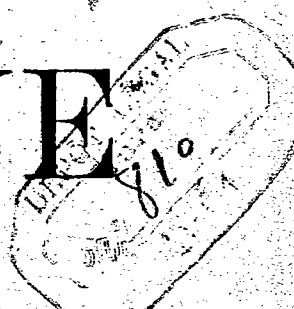


CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE
IV^e SÉRIE — TOME I

1^{er} Janvier 1905



REVUE
CHRÉTIENNE



RECUEIL MENSUEL

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE

JOHN VIÉNOT

Maître de Conférences à la Faculté de théologie de Paris.

SOMMAIRE

Archinard. — Le pardon et le
Fils de l'homme.

Gaston Bonet-Maury. —
Abraham Duquesne, patriote
et chrétien protestant (1610-
1688).

Armand Lods. — Les biens des
pauvres.

Charles Combe. — Fin de mi-
nistère.

John Viénot. — Lettres inédites
de Georges Cuvier à
Georges Duvernoy.

M^{me} E. Mann. — Foi, conte
de Noël.

Henri Bernadou. — La vie.

M^{me} de Faye-Jozin. — Pas-
torale.

S.-R. Crockett. — Croquis d'E-
cosse. L'oiseau des bruyères.

Les Livres.

Le Mois.

ADMINISTRATION

83, Boulevard Arago, 83

PARIS (xiv^e)

D²

R 213 086

10694

EUGÈNE RAMBERT

Eugène Rambert naquit en 1830, à Montreux, dans la commune du Châtelard, d'où est originaire cette vieille famille vaudoise. C'était le Montreux d'autrefois, où les gamins allaient encore se rouler tout nus sur la grève, là où s'alignent aujourd'hui des hôtels que remplit une foule cosmopolite. Les maisons de ce temps étaient des maisons familiales, et l'on voyait dans les cuisines de vastes cheminées où les hirondelles, souvent, venaient bâtir leurs nids. « Il y avait tant d'hirondelles dans la cheminée de mon grand-père ! » s'écriait dans son âge mûr Rambert, toujours fidèle aux souvenirs de son enfance. Ce grand-père était vigneron. Il faisait peu d'état de ce titre de *noble* donné à ses ancêtres par les vieilles chroniques. Travailleur, économe et rangé dans ses mœurs, il mettait son honneur à bien soigner sa vigne, et ne rêvait pas pour les siens de destinée plus haute, quand les instances du régent, qui se cherchait un successeur, le décidèrent à vouer son aîné aux études. C'est ainsi que Louis Rambert devint régent à Bâle, puis, par degrés, parvint à Lausanne, quitte à reprendre sur ses vieux jours la bêche et le foussoir, dont l'ennui lui était venu. Ce fut le père d'Eugène, qui se plaisait à rappeler ses origines campagnardes et à porter encore dans son cabinet de travail l'ample brousseton du vigneron.

« Je suis né paysan, et je le resterai, » disait-il dans ses vers. Et qu'il avait raison de ne pas renier cette bonne souche rustique ! Ces foyers de paysans intègres et droits, « ces nids d'antique bonhomie et de naturelle honnêteté » (*Mél.*, p. 362), ont donné au canton de Vaud un peintre comme Gleyre, un poète comme Olivier, un écrivain comme Rambert, et l'on se per-

suade que là est la réserve où peuvent toujours se rencontrer les forces vives du pays.

Je n'entre pas dans le détail des études que fit Rambert à la Faculté de théologie de l'Eglise libre vaudoise, sans d'ailleurs avoir l'intention de devenir jamais pasteur. Son ambition était plutôt d'obtenir une chaire de littérature, et son désir se réalisa. En 1855, après un séjour à Paris, où il travailla beaucoup, il débutait à l'Académie de Lausanne dans la carrière de l'enseignement. En 1860, il acceptait un appel de l'Ecole polytechnique, à Zurich, où il passa plus de vingt ans de sa vie, et d'où sont datées la plupart de ses publications. Il faut dire qu'il y jouit d'une liberté bien plus grande que ce ne pouvait être le cas à Lausanne. Outre que sa situation matérielle se trouvait fort améliorée, il était moins chargé de besogne et pouvait mettre beaucoup de temps à ses études personnelles. A cet égard, ce fut de sa part un véritable sacrifice que de rentrer en 1881 dans cette même chaire qu'il avait occupée déjà dans notre ancienne Académie. Mais l'attraction du vieux Léman, qu'il avait chanté dans ses vers, ne pouvait le laisser insensible :

Quand on est né sur ce rivage,
Sur ce rivage on veut mourir.

Hélas ! il y devait mourir en pleine force encore, âgé seulement de cinquante-six ans, et sans avoir pu achever l'œuvre qu'il voulait accomplir.

Il nous a laissé pourtant un fort bel héritage, dont nous serions ingrats et bien mal avisés de ne pas profiter largement. On a tenu dans son pays à honorer sa mémoire. Son nom a été gravé, à côté de ceux de Juste Olivier et de Jean Muret, sur les rochers de Pont de Naut, au pied de ce Muveran qui fut sa montagne de prédilection, et sur les flancs duquel une cabane du S. A. C., la « cabane Rambert », rappelle aussi son souvenir. Ailleurs, sur les rochers de Naye, un jardin botanique alpin a été mis à juste titre sous son patronage. Enfin la section vaudoise de la Société de Zopigue a institué un « prix Rambert », décerné tous les trois ans au lauréat de concours littéraire.

Mais ce qui vaudrait mieux encore que ces témoignages extérieurs de reconnaissance et d'estime, ce serait qu'on étu-

formes, d'élever l'esprit national à la hauteur d'un si beau rôle, et pas n'est besoin de signaler l'intérêt que porta Rambert à l'instruction publique. Dans ce domaine encore nombre de ses conseils sont restés actuels. Mais son œuvre elle-même constitue une école, qui n'est pas, à coup sûr, la moins recommandable à qui voudrait prendre conscience soit de ce que nous sommes, soit de ce que nous pourrions être. Il n'est guère d'aspects de notre vie suisse, ou tout au moins romande, qu'il n'ait esquissés, sinon traités à fond.

Veut-on se faire une idée de ce qu'a été, dans notre canton, la belle floraison littéraire du milieu du siècle dernier? Il faut lire alors sa biographie, si captivante, de Juste Olivier. Veut-on à la fois pénétrer dans l'intimité de Vinet et s'informer de la nature des courants religieux ou anti-religieux auxquels fut mêlé ce grand chrétien? Il faut lire les volumes si complets et si sympathiques que Rambert lui a consacrés, en même temps qu'il nous donnait une édition remaniée et rajeunie de son admirable chrestomathie si appréciée dans notre pays. La vie artistique de la Suisse enfin trouve son expression dans un livre très documenté sur le peintre Calame et la peinture alpestre. Si la mort avait permis à notre auteur de continuer ses études, on trouverait dans son œuvre une galerie complète de ceux qui ont marqué dans les arts ou les lettres de la Suisse romande. Je n'insiste pas sur ces ouvrages, et laisse à dessein de côté deux forts volumes consacrés à des écrivains étrangers, pour en arriver aux *Alpes Suisses* dont on peut dire qu'elles constituent le centre de l'œuvre de Rambert, en même temps que sa partie la plus populaire, la plus accessible au grand public. La pensée qui a inspiré ces cinq volumes se retrouve d'ailleurs un peu partout dans sa prose et dans ses poésies : bien des articles et des livres mêmes qui ne portent pas ce titre ne sont pourtant, au fond, que des chapitres des *Alpes Suisses*.

L'idée de Rambert, dans cette entreprise, n'était rien moins que de donner en quelque sorte un tableau de la Suisse, puisqu'enfin tout notre pays, jusque dans ses plaines, est sous l'influence immédiate et profonde de la montagne. Son relief, ses conditions climatiques et économiques, son histoire politique, sa beauté et sa poésie, tout cela est en relation intime avec ces Alpes que de partout nous voyons se dresser à notre horizon comme un symbole de la Patrie.

Elles en sont l'ornement, et la description pittoresque de leurs cimes, de leurs vallées, de leurs torrents et de leurs lacs remplira bien des pages. Mais elles ont aussi leur histoire, qui remonte bien haut et se poursuit à travers les siècles sous l'influence d'une foule d'agents. Il faudra donc parler des forces naturelles qui déploient leur puissance dans le monde alpestre, de l'action du foehn et des avalanches, du gel et du dégel qui démolit lentement la montagne, et du travail des eaux qui vont emporter dans les plaines, à travers les vallées et les gorges où se creuse leur lit, la poussière fertilisante des roches démolies.

Une place d'honneur sera réservée au glacier, dont Rambert conte le voyage depuis le moment où le nuage venu de l'Océan tombe en flocons de neige sur quelque haut sommet, jusqu'à celui où ses gouttes d'eau reprennent le chemin des mers, après avoir traversé d'abord toutes les péripéties de la vie du glacier.

Mais on peut voir sur la montagne d'autres choses encore que des glaces et des rochers. Des forêts de la base aux maigres lichens des sommets, en passant par les pâturages, s'étend toute une flore étudiée avec amour par le botaniste fervent que resta toujours notre auteur. La description qu'il en a faite est une vraie merveille de science populaire et de grâce poétique. On est tout confondu de voir combien de questions soulève ce monde végétal, qui a, lui aussi, son histoire et une histoire fort compliquée. Saviez-vous qu'il y a sur la pelouse alpestre, comme dans nos villages, des bourgeois et des immigrants, des plantes qui sont de l'endroit, et d'autres qui n'y sont venues qu'après de longs voyages, et de contrées parfois bien lointaines ?

Les animaux des Alpes n'ont pas été, de la part de Rambert, l'objet d'un travail aussi systématique, que le livre de Tschudi rendait d'ailleurs moins nécessaire. Mais si l'occasion s'en présente, il ne néglige pas de caractériser ceux qu'il a pu observer. Il faut lire, par exemple, sa jolie description du fantasque troupeau du chevrier de Praz-de-Fort (Cf. *Rayon bleu*). Il faut lire encore l'histoire si amusante et si profonde de la marmotte philosophe, qui prétend sonder le mystère du sommeil de l'hiver, dans lequel s'engourdissent toutes les tribus de marmottes... et qui, hélas ! à chaque fois s'endort comme les

autres. Ailleurs paraissent les chamois, et les vaches de la Gruyère et les rivalités tragiques des sultans du troupeau seront célébrées à leur tour dans les vers du poète. Il faut aussi mentionner, en dehors des *Alpes Suisses*, de beaux articles sur les mœurs des fourmis, et surtout un ouvrage admirable, une vraie collection de chefs-d'œuvre : *Les oiseaux dans la nature*.

Les plantes et les bêtes ne doivent pas faire oublier les hommes. Outre les *Récits et Croquis*, qui nous font assister à diverses péripéties de la vie des montagnards, bien des scènes de cette existence sont décrites ici et là. Aubergistes et guides, pâtres, chevriers et flotteurs, sans d'ailleurs oublier les chasseurs de chamois, ont tantôt leur chapitre, tantôt au moins un salut en passant. La vie de famille est représentée par la charmante description d'« une bibliothèque à la montagne ». Mais ces hommes des Alpes sont les fondateurs de l'histoire helvétique et leur vie politique reste en certains cantons l'idéal de la démocratie. D'où les articles intitulés : *Les Alpes et la liberté, de l'Art national, Notre forteresse, le Lands-gemeinde de la Suisse*. Articles pleins d'enseignements et de renseignements du plus haut intérêt.

Enfin, dans la montagne on rencontre encore, et toujours davantage, les habitants des plaines qui s'en viennent la visiter : alpinistes, savants, peintres, écrivains et poètes, sans parler du grand flot banal ; autant de catégories plus ou moins longuement traitées.

Ces indications, je l'espère, suffiront à indiquer la nature du monument que Rambert voulait élever. S'il ne put l'achever — et quelle vie d'homme serait-elle assez longue pour une telle entreprise ? — il est pourtant certain qu'il en a dessiné les lignes avec assez de précision pour qu'on se trouve en présence d'un ensemble cohérent et non seulement devant des matériaux épars. Il y a dans les *Alpes Suisses* une richesse, une variété d'informations qu'on ne saurait trop admirer.

C'est qu'aussi mieux que personne il connaissait les Alpes suisses, les ayant parcourues en diverses régions, tantôt comme touriste, membre zélé du C. A. S. et rêvant la conquête des cimes fières ; tantôt le fusil à l'épaule et guettant les chamois qui broutent l'herbe fine des pelouses alpestres ; tantôt encore en botaniste, acharné à la poursuite de quelque

espèce rare ; mais toujours et partout sachant ouvrir les yeux et ne rentrant jamais bredouille, même si la pluie avait arrêté l'ascension, si le brouillard avait protégé les chamois, si la plante cherchée était demeurée introuvable. Lisez plutôt le récit qu'il fait d' « une course manquée », et vous verrez tout ce qu'il en savait rapporter. Lisez aussi l'histoire de son séjour forcé au chalet de la Haugbournalp, sur les flancs de l'Usirothstock. Quiconque a jamais goûté de la vie montagnarde ne revient pas à ces pages sans éprouver la nostalgie de l'Alpe et des feux de mélèze ou de sapin résineux pétillant si gaiement dans l'âtre.

O sommets verdoyants, Alpes de ma patrie,
Combien dans vos chalets douce est la causerie
Quand le repos succède aux soins de chaque jour
Et que plane la nuit sur les monts d'alentour !
Qu'il est doux, qu'il est doux de laisser fuir la vie,
D'oublier la fatigue et d'ignorer l'envie,
Et de jaser en cercle assis autour du feu,
Et de boire au goulot à la garde de Dieu !

II

On ne saurait songer à entrer ici dans le détail des ouvrages d'Eugène Rambert. Mais après avoir indiqué de très grandes lignes, qui constituent en quelque sorte la charpente de l'œuvre, il faut mentionner quelques-unes des qualités que Rambert apporta dans l'exécution de son propos. Il a dit de Bachelin, l'auteur du *Jean-Louis* neuchâtelois : « Il ne sait pas ce qui s'apprend, mais il a ce qui ne s'apprend pas... » Ce ne serait point équitable de renverser les termes pour les lui appliquer. Il n'était certes pas dépourvu de ce qui ne s'apprend pas, y compris le « coin de génie » qu'il reconnaît à Bachelin : où cela fait défaut, d'ailleurs, on apprendrait toute sa vie sans être jamais autre chose qu'un érudit ou un pédant. Il reste vrai, pourtant, que ses qualités naturelles étaient de celles que mettent surtout en valeur l'exercice et le travail persévérant.

Cela est vrai de son style, formé par l'étude des maîtres avec un souci de loyauté qui exclut toute rhétorique. Un critique français, M. Filon, je crois, a commis ce mot assez drôle : « Comme on écrit mal, M. Rambert, quand on écrit bien. » L'esprit et la justice ne se donnent pas toujours la main, et nous avons peine à comprendre ce que cela veut dire. Peu de

styles sont aussi dénués de prétentions et de procédés. Rien, jamais, qui rappelle cette « écriture artiste » dont on se fatigue si vite ou ces sonorités parfois aussi vides que retentissantes. « Il parle et ne déclame pas », disait-il de Renan. Et lui parle moins bien, sans doute, mais ne déclame pas davantage. Pas d'hyperbole, et pas de mijotage de mots rares, auxquels Rambert, toujours, préfère le mot propre. Et les mots et les phrases demeurent sous sa plume d'humbles serviteurs de l'idée.

Il faut citer ici quelques lignes adressées à son ami Javelle dans une lettre inédite qu'on a bien voulu nous confier : « C'est la pensée qui me dicte et m'impose mes phrases ; quand elle est rendue, ou qu'elle me paraît rendue telle qu'elle s'impose à moi quand j'écris, je passe outre... » Ainsi, sans jamais faire le morceau ni la phrase, l'écrivain va sa route, d'un pas ferme toujours, un peu lourd quelquefois, mais qui s'allège avec la pensée dont il suit fort exactement les mouvements divers. Il est des plumes plus élégantes et plus alertes que la sienne, il n'en est pas de plus loyales. Et le lecteur, entraîné à son tour par ce mouvement des idées, ne songe guère à ce style qui les moule si bien. Il songe plutôt qu'il y a sécurité et plaisir à lire ces pages où tout est si simple et si clair.

C'est que tout est clarté aussi dans la pensée, et cela encore est un fruit du travail. Pour échapper à l'à peu près, pour faire succéder l'entière lumière au demi-jour, Rambert n'épargnait pas ses peines. Il a parlé lui-même en termes excellents de cette « discipline de clarté », qui est une « discipline morale » : « Chaque fois que je me suis surpris dans le vague, dans l'à peu près, dans la généralité indécise et que j'en ai recherché la cause, j'ai trouvé que j'avais cédé à quelque sentiment personnel, au besoin d'en finir, au désir de briller, d'éviter une objection qui se montrait au détour du chemin, que sais-je encore (1) ? »

Il faut lui rendre cette justice qu'il n'a guère cédé à des tentations de ce genre. Quel que soit le sujet qu'il traite, il y apporte une conscience, un besoin d'information exacte qu'aucune recherche ne rebute. Le bénéfice de cet exemple de probité intellectuelle n'est pas le moindre qu'on doive garder de

(1) *Ecriv. nation.*, pp. 512-513.

son contact. Je sais bien que tout cela est supposé déjà par sa méthode. Mais que de gens, dans tous les domaines, parlent du libre examen sans pourtant rien examiner ni faire preuve d'indépendance. Lui possède, au contraire, à un rare degré les qualités requises pour l'application de ce principe. Son indépendance est complète et s'affirme dans ce fait, en particulier, qu'en s'affranchissant des systèmes, des partis et des coteries, il s'est gardé de prendre, comme si souvent il arrive, le contre-pied de leurs idées. Il sait en parler encore avec impartialité, en homme qui a fait mieux que de changer de maîtres, qui a conquis sa liberté. Il n'en fera usage que pour exercer sans parti-pris cette observation patiente et merveilleusement sagace dont les résultats seuls pourront l'amener à conclure.

Don admirable, en vérité, que celui de l'observation, quand le travail le met en valeur et que s'y joint la faculté d'apprécier et de coordonner les données ainsi obtenues. On ne saurait contester cette faculté à Rambert. Elle était inhérente à ce remarquable bon sens dont il faudrait dire, peut-être, qu'il fut sa qualité maîtresse. Si l'éloge paraissait médiocre, c'est qu'on n'aurait pas lu ce qu'il en écrivait lui-même, à propos d'un autre, bien entendu : « Le bon sens est chose profonde, il vient de l'âme. Chez M. Naville (c'est de lui qu'il s'agit dans le passage que l'on cite et qui a pu le consoler d'une critique assez verte de sa philosophie et de certain « cercle de lumière » où Rambert voyait bien le cercle, mais ne trouvait pas la lumière), chez M. Naville, donc, le bon sens est sentiment et droiture... On se persuade, en le lisant, que le vrai christianisme n'est qu'un bon sens plus élevé, fait de charité compatissante, de pureté virile et de haute conscience. » N'est-ce pas de cela aussi que sont faits à l'ordinaire (1) les jugements de notre auteur ? Bienveillants, non pas complaisants, discrets quand il faut l'être, jamais un mot qui puisse blesser le sens moral, et s'exerçant toujours sur des données précises consciencieusement recueillies. Le bon sens, ainsi entendu, suffit à expliquer cette pénétration qu'on s'accorde à louer dans ses articles de critique et qui faisait dire à Warnery : « On croirait en le lisant que c'est l'humanité qui juge » (2).

Au reste, qu'il s'agisse de juger des gens ou des choses,

(1) *Ecriv. nat.*, p. 200.

(2) EUG. RAMBERT, *Etudes biograph. et litt.*, p. 40.

partout l'observation exclut la fantaisie et ces conclusions trop hâtives qui négligent toujours quelque face de la question.

Cette méthode, il va sans dire, peut avoir ses inconvénients. Elle n'est guère compatible avec les grandes envolées, elle n'inspire pas ces tableaux d'une seule venue et dont on peut d'emblée saisir l'ensemble et la pensée. Il arrive, en lisant Rambert, qu'on ait par moment l'impression de se perdre dans le détail. Mais que de sérieux avantages rachètent ces inconvénients ! Trop souvent on a la tendance, surtout dans la critique d'art ou de littérature, à enfermer ceux dont on parle dans un cercle brillant peut-être — on en voit la lumière ! — mais où ils ne tiennent pourtant pas tout entiers. On obtient ainsi des profils ressemblants, je le veux, et fortement accentués, où manquent cependant les nuances de l'expression. Le public admire, sans doute, et dit : C'est enlevé ! En y regardant de plus près, on ne se défend pas toujours d'appliquer au critique ce vieux proverbe des Hébreux : « Ce n'est pas à la sagesse que l'insensé prend plaisir, c'est à la manifestation de ses propres pensées » ou de sa propre habileté. « Il n'est pas difficile, dit Rambert dans le même sens, de montrer son esprit à propos du prochain ; mais il est plus difficile et plus méritoire de montrer l'esprit d'autrui. » Si Sainte-Beuve y a excellé, comme il ajoute tout aussitôt, quiconque a lu la biographie d'Olivier ou celle de Vinet, pour ne nommer que ces ouvrages, conviendra que Rambert y a excellé lui aussi : les hommes qu'il nous montre sont bien là tout entiers, dans toute la richesse de leur personnalité. Le portraitiste a tenu compte non seulement des grandes lignes, mais de ces nuances aussi que seule peut saisir une étude psychologique allant au fond des choses : étude nécessaire, puisqu'enfin il est dans toute âme des germes que l'on ne voit pas se manifester au dehors, qui ne poussent pas de rameaux et qui pourtant travaillent et peuvent exercer une réelle action.

Si d'ailleurs on a dit que le souci de la précision et du détail exact a bien pu quelquefois paralyser l'inspiration, il faut reconnaître aussi que plus souvent encore il l'a favorisée. Parlant de Lamartine, notre critique s'est amusé de la fameuse description de la Grotte des Aigles où le poète emmêle toutes les flores et toutes les faunes. Qu'on suppose, conclut-il, quelques épisodes pareils et l'on sentira les inconvénients de

l'à peu près. « Sa condamnation est de se répéter toujours et partout. Il n'y a de variété que dans la vérité (1). »

Qu'on lise, après cela, l'histoire de la *Marmotte au collier* où tant de lunes se renouvellent sur les scènes de la montagne, la description de la flore alpestre, celle des oiseaux dans la nature : la voilà, la variété, là où pourtant on eût pu croire qu'elle était irréalisable. Toutes ces lunes, toutes ces plantes, tous ces oiseaux ont leur physionomie à part ; le sujet qui semblait ne comporter que des redites se rajeunit à chaque page ; et c'est ici la récompense de l'observateur persévérant que ses œuvres de longue haleine se soutiennent jusqu'au bout sans remplissage et sans répétitions.

« L'habitude de regarder » (2), c'est notre auteur qui nous en avertit, a de grandes conséquences. Quand une fois on l'a contractée, on la veut apporter partout, là même où quelques-uns prétendent qu'elle n'a que faire. Et ceci m'amène à signaler une préoccupation qui se traduit à chaque instant dans l'œuvre de Rambert et dont il est étrange qu'on ne l'ait guère relevée, puisque c'est sur ce point, peut-être, qu'il s'est montré en son temps le plus original. Je veux parler de cette insistance qu'il met à réclamer la rigoureuse application de la méthode d'observation aux sciences morales et religieuses, qui ne peuvent en effet être qu'à ce prix des sciences. Elles ont trop longtemps vécu de postulats, de jugements *à priori*, formulant des lois générales fondées uniquement sur la spéculation.

Le moment est venu pour elles d'apprendre à regarder d'abord, pour ne conclure qu'ensuite. Voilà ce que Rambert ne se lassera pas de redire. « De quelque côté que je me tourne, s'écriait-il déjà dans le discours d'installation qu'on a cité plus haut, vers la métaphysique, vers la théologie, vers la morale, vers la logique elle-même, partout je ne puis voir que des faits, toujours des faits. Or... pourquoi ne pourrait-on pas observer les faits de l'ordre moral ainsi que ceux de l'ordre physique ? » C'est un travail (3) plus délicat sans doute, mais non moins nécessaire et dont les résultats ne seront pas moins riches. Quelque vingt ans plus tard, il salue avec joie des tentatives

(1) *Et. litt.*, II, p. 25.

(2) *Et. litt.*, I, p. 377.

(3) *Mélanges*, p. 21.